

« L'honorable chancelier me demande si j'ai conservé de l'attachement pour la famille du roi, disait-il en 1872 au Reichstag. Je réponds que cet attachement reste plein et entier, qu'il durera jusqu'à ma mort. Personne, ici-bas, pas même le tout-puissant ministre, n'y fera rien changer. » Et comme Bismarck, exaspéré, reprochait encore au *Centre* d'oublier « à cet ancien ministre de Hanovre » : « Je ne sais si les reproches de M. le chancelier sont pour moi un blâme ou une louange, répondait Windthorst, mais je l'avoue, je n'oublie pas si facilement que d'autres le passé. Je conseille à chacun d'avoir pour devise : Souvenons-nous toujours de ceux que nous avons aimés. Je combats de mon mieux pour ce que je regarde comme mon droit, et aucun ministre ne peut douter de ma franchise ni de ma loyauté, car je n'oublie pas le précepte de la Sainte Écriture : « Tu te soumettras à l'autorité qui exerce sur toi le pouvoir. » En obéissant à ces paroles, je crois avoir rempli mes devoirs de sujet le mieux possible. » D'ailleurs, c'est dans une piété fervente, un amour sincère du sacrifice, que Windthorst a puisé la fermeté dans ses combats, et surtout l'assurance dans la victoire.

Écoutons-le répondant à Bismarck, alors à l'apogée de sa puissance :

« Peut-être ne vivrai-je plus longtemps et ne verrai-je pas le triomphe de ma cause ; mais, après ma mort, elle vaincra sûrement, car je crois que Dieu gouverne le monde..... Vous souriez ; ce que je vous dis vous semble vieilli et démodé ; mais je me suis toujours bien trouvé de cette foi ; elle seule m'a soutenu et consolé. »

Mort de Windthorst.

Cet homme infatigable était entré dans sa quatre-vingtième année, lorsqu'il fut atteint, le 10 mars 1891, d'une violente fluxion de poitrine. Dès le lendemain, on dut appeler le prêtre, et, lorsqu'il eut reçu l'Extrême-Onction, Windthorst perdit connaissance. A cette nouvelle, l'Allemagne entière fut émue. L'empereur vint rendre visite au grand homme, et l'impératrice lui envoya des fleurs. De tous pays, des dépêches étaient transmises. Le Pape accordait à Windthorst sa bénédiction apostolique. Le malade revint à lui ; mais, s'il avait pu se faire illusion sur son état, l'arrivée de sa fille ne lui pouvait plus laisser de doute. Marie Windthorst avait, en effet, quitté sa mère, malade aussi à Hanovre, pour accourir au chevet de son père mourant. Le 13 mars, la fièvre fut plus forte, et le médecin déclara que l'heure décisive était venue.

Dans son délire, Windthorst prononçait encore des discours sur la loi scolaire et le rappel des Jésuites. C'était, pour l'un des hommes qui de nos jours ont peut-être le plus parlé en Europe, le couronnement singulier d'une carrière admirable. Une demi-heure avant sa mort, Windthorst était en pleine connaissance. Sa fille s'agenouilla près de son lit, pour lui demander pardon. « Mais, mon enfant, lui dit-il, nous ne nous sommes jamais offensés. Comment va ta mère ? Salue-la de ma part. »

Puis il répéta les prières des agonisants, que la religieuse, chargée de le veiller, récitait avec lui. A ces mots : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » la parole s'arrêta : et ainsi, le 14 mars 1891, Louis-Joseph Windthorst avait paru devant Dieu et l'Allemagne pleurait son plus grand homme.

Dans la journée, le président du Reichstag, en faisant son éloge, déclara, d'une voix étouffée par les larmes, que « peut-être personne, dans le Parlement,